

Critiques

François Lacombe, Danièle Vallée, Dominique Robert, Yolande Grisé, Francine Bourgie, Denis Forget and Fernand Dorais

Number 28 (3), 1983

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/43617ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (print)

1923-2381 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lacombe, F., Vallée, D., Robert, D., Grisé, Y., Bourgie, F., Forget, D. & Dorais, F. (1983). Review of [Critiques]. *Liaison*, (28), 63–71.

Sudbury, «...où la communication est difficile»

par
François Lacombe

Patrice Desbiens, **Sudbury**; Sudbury, Prise de Parole, 1983.



Patrice Desbiens

Il y a des écrits qui choquent, qui dérangent par leur lucidité mais qui ne laissent personne indifférent. SUD-BURY, que vient de publier PATRICE DESBIENS, est de ceux-là. Patrice Desbiens n'en est pas à sa première publication, puisqu'il a déjà plusieurs recueils à son crédit. Cette fois, ce sont des «textes» qu'il nous lance à la figure, une série de séquences sans liens apparents et qui semblent décousues, mais qui sont reliés par un fil conducteur commun: la dure réalité de la vie quotidienne dans la ville minière de Sudbury.

C'est un bien sombre tableau qu'il peint de son regard cynique, mais lucide. Il n'est pas particulièrement facile de vivre à Sudbury, comme il n'est pas facile d'aimer, dans cette ville où "tous les chemins mènent à Coulson". C'est un monde fermé, où les forts s'en prennent souvent aux plus faibles, où la lumière (lire: liberté, bonheur, amour) pénètre aussi difficilement qu'au fond des mines. Une ville où on ne vit que la nuit, une ville "qui nous mange comme un cancer",

critique

une ville "qui nous arrache les ailes... qui nous écrase". En deux mots, une ville qu'on aime et qu'on hait à la fois... une ville où la communication est difficile... et, par conséquent, l'écriture. Patrice Desbiens, c'est le poète du quotidien, qui sait nous faire sentir la dure réalité de la vie dans une ville centenaire, qui nous apparaît comme une prison qu'on arrive difficilement à quitter. Mais derrière ce regard désabusé, se cache une grande sensibilité, une âme assoiffée d'amour et de compréhension. Et seul le rêve permet au narrateur d'échapper aux difficultés de vivre dans ce ghetto sans issue. Et le rêve, c'est l'écriture, la poésie, le lyrisme qui se dégage du texte au moment le plus inattendu. Que cette vision du monde nous plaise ou pas, cela n'enlève rien au talent de l'auteur, qui s'avère aussi bon poète que prosateur

★

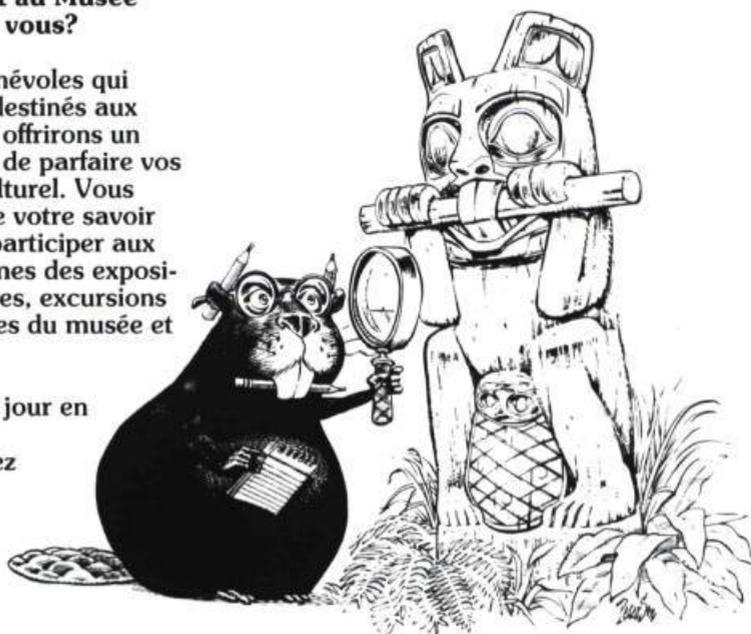
François Lacombe est chef des nouvelles à CBON, Radio-Canada, Sudbury.

TRÈS INTÉRESSANT!

Les jeunes apprennent en s'amusant au Musée national de l'Homme. Pourquoi pas vous?

Le musée recrute présentement des bénévoles qui animeront des programmes éducatifs destinés aux groupes scolaires. En septembre, nous offrirons un cours de formation qui vous permettra de parfaire vos connaissances sur notre patrimoine culturel. Vous apprendrez aussi comment transmettre votre savoir aux élèves. Vous aurez le privilège de participer aux activités suivantes: ateliers sur les thèmes des expositions, visionnement de films, conférences, excursions culturelles, coup d'oeil dans les coulisses du musée et bien plus.

Si vous avez quelques heures libres, le jour en semaine, et que vous voulez vivre une expérience enrichissante, communiquez dès maintenant avec Marie Cormier, au 995-8287.



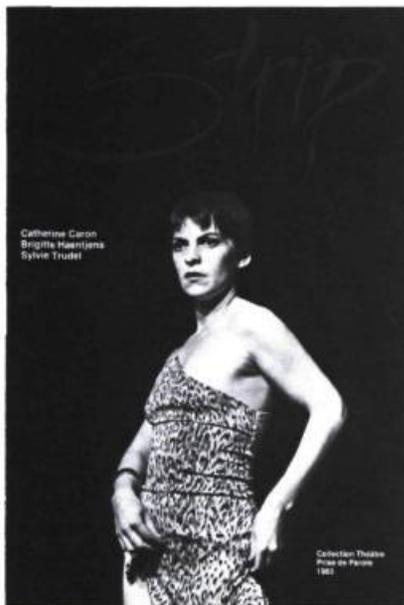
Musées nationaux
du Canada

National Museums
of Canada

Canada

«Tu verras des rêves de femmes, des femmes de rêves...»

par
Danièle Vallée



(*Strip*, de Catherine Caron, Brigitte Haentjens, Sylvie Trudel; Sudbury, *Prise de Parole*, Collection Théâtre, 1983).

Une pièce provocante?... Pas assez! Et surtout pas au niveau du texte.

Le «strip» moral qu'on voulait nous montrer n'est guère allé plus loin qu'une fermeture-éclair coincée dans des sentiments effilochés. Les auteures ont certes réussi à bien habiller leurs effeuilleuses en leur attribuant des personnalités distinctes et même très attachantes dans certains costumes, mais ont moins bien réussi à nous les dévêtir.

Au début du texte, on se laisse prendre: elles enlèvent leurs gants, on s'y attend; elles dénouent leur bas, c'est calculé... mais après, *Strip* s'éternise.

En somme, un texte qui parle haut, fort et beaucoup mais qui n'apporte rien. Sans parler de clichés qui apparaissent au moment où on s'y attend le plus... Il n'était absolument

pas nécessaire de nous raconter les troubles émotifs de la pauvre petite fille de Rosita pour nous la rendre sympathique et risquer de sombrer dans le mélo. Et que dire de la seringue surprise trouvée par pur hasard dans le sac de Gini par la naïve Candy! Un peu trop artificiel, comme rebondissement.

Et puis, quand on se retrouve face à face avec de belles trouvailles au niveau du texte, comme:

«...quand ma main glisse au réveil et doucement touche le bois du lit, c'est mon premier adultère...» (Rosita, Scène 16), on se demande pourquoi on a cédé à des phrases aussi faciles que:

«...entre le poêle et le frigidaire, entre le repassage et le nettoyage...», phrases, plutôt refrains venus d'ailleurs qui ont garni tous les palmarès depuis dix ans au moins... (Scène 17)

A la Scène 13, les monologues sont particulièrement efficaces; le texte devient habile à nous entraîner dans la danse très sensuelle qu'il décrit. A ce moment, les trois «strippeuses» se métamorphosent en une effeuilleuse en pleine possession de son corps. On se laisse prendre par cette scène, guettant le G string et les étoiles cache-mamelons qui pourraient enfin tomber..

C'est ainsi tout au long du texte; on s'attend à être secoué et on ne réussit qu'à nous faire frissonner.

Quand on tourne la dernière page de *STRIP*, on sent le rideau descendre sur une pièce qui recommencera et recommencera encore, malgré le rideau, derrière le rideau, parce que des femmes de rêves sont restées coincées dans leur loge à épier leurs propres rêves... Des rêves qui, déshabillés, ne sont plus que de pauvres illusions.★

Strip a été créé par le Théâtre de la Corvée, au Théâtre Penguin à Ottawa en 1980. Elle a été reprise en 1981 par le Théâtre de la Bordée à Québec et par le Théâtre de l'île en 1982-83. La version anglaise de *Strip* a été créée par le Théâtre 2000 en 1982. *Strip* sera à l'affiche du Théâtre du Petit Bonheur à Toronto, la saison prochaine.

Danièle Vallée est étudiante en lettre à l'Université du Québec à Hull. Elle est l'auteur de *D'où ils viendront juger les vivants et les morts*, jouée à l'U. du Q. à Hull, le 15 avril 1983. Elle réside à Vanier.

Subventions aux ARTISANS ARTISTES EN ARTS PLASTIQUES

Si vous êtes un artiste professionnel, résidant en Ontario, vous pouvez réclamer deux genres de subvention du Conseil des Arts de l'Ontario:

- **Subventions pour l'acquisition de matériel:** Vous pouvez réclamer des subventions par l'entremise des galeries désignées par le Conseil, pour l'acquisition de matériel en vue des expositions.

Date limite: Aucune. Communiquez avec le bureau franco-ontarien.

- **Subventions pour les projets:**

Arts plastiques

Communiquez avec le bureau des arts plastiques pour obtenir des renseignements.

Dates limites:

1er septembre, 15 janvier

Artisanat

Communiquez avec le bureau du développement des arts communautaires.

Dates limites:

1er décembre, 1er mai.

CONSEIL DES ARTS DE L'ONTARIO

151, rue Bloor ouest, bureau 500
Toronto M5S 1T6
(416) 961-1660



L'avant-geste d'une poésie

par
Dominique Robert

«Mais comment comment pouvons nous prévoir
Que sous la peau sous l'ongle là
Fendant nos os une baleine énorme
Comme le hasard
Fêlerait la coque du bateau
pour laisser rentrer l'eau
Que l'eau avait son mot à dire
Dans le destin du feu.»

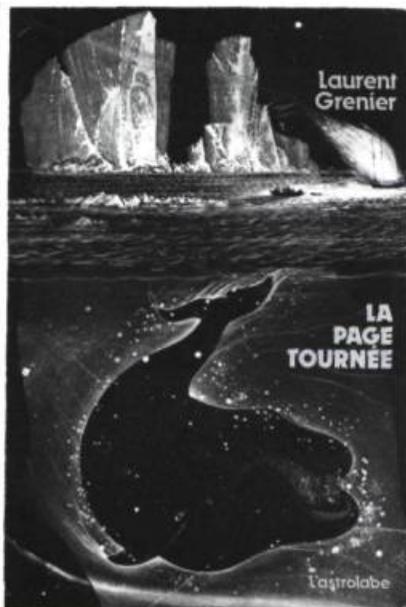
clefs". Le corps est ici perçu comme l'entrave originelle, celui qui signe le pacte inexorable avec la temporalité celui aussi qui arrache l'individu au grand Tout pour le jeter dans la solitude: "La peau qui nous sépare, jusqu'à ce que le sol devienne la même chair pour nos deux corps". Si cette poésie se veut le témoignage d'un cheminement vers l'acceptation de la mort ("la mort est une abnégation"), elle est surtout, malgré tout le désir exprimé d'échapper à cette impasse existentielle, poésie fataliste qui ne questionne aucunement la société sous-jacente à ce type de perception pathétique de la vie ou de la mort, et qui conclut machinalement à la réalité de "Notre condition humaine".

Donc, poésie d'une méditation philosophique, mais encore, poésie de l'intimité. Car, une grande partie du recueil est réservée à la célébration de l'illustre institution littéraire appelée l'amour (dans le couple hétérosexuel, il va sans dire). Et, comme de l'amour aux femmes il n'y a bien souvent qu'un pas à faire, au poète de nous livrer à leur sujet qu'elles "ne sont qu'une. Pour toutes les rivières". Ainsi, nous voilà une fois de plus devant une mystique de l'éternel féminin, accompagnée de quelques uns de ses lieux communs habituels: femme à la robe rose, femme qui s'évanouit, la femme

aimée, la femme-enfant, l'érotisme au féminin.

Enfin, l'intérêt de cette poésie revient plutôt à l'aspect particulier de sa présentation. Le titre *La page tournée* et le premier poème *Avant-Geste* sont d'une certaine façon la négation même de tout ce qui doit suivre. Ensemble, ils laissent entendre que l'aventure poétique se situe au-delà des cercles fermés, peut-être bien dans cet interstice que crée le hasard et qui serait occasionné par la méfiance "de toute certitude". L'ouvrage est structuré "A/L'envers vers le centre/A l'abolition du cercle", il est en soi "processus/De sa propre métempsychose". Le dernier poème *Cela ne pouvait plus durer...* confirme la "rupture de ban" et annonce le projet d'une autre écriture qui tirerait son souffle directement à partir de la langue, comme laissaient déjà présager la série de poèmes plus innovateurs *Vents(II)*. C'est au tour de la baleine de parler attendons voir les surprises qu'elle nous réserve.★

Dominique Robert a fait des études en lettres françaises à l'Université d'Ottawa. Elle collabore présentement à la revue culturelle *Le Médiateur* où elle présente et commente les productions d'avant-garde dans l'Outaouais.



Laurent Grenier, **LaPage tournée**, Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa (collection de l'Astrolabe), 1983, 119 pages.

Au tout début de ce recueil, il y a la mer, comme une promesse d'aventure. Et l'évocation très lyrique d'une certaine difficulté d'être. Néanmoins, les pages tournées sont bientôt malheureusement remplies d'une poésie qui tourne en rond, la richesse d'un bon nombre des images ne réussissant pas à racheter le statisme de l'ensemble de la vision.

L'ombre, Douleur Limites, Noeud, Myrtes, ces quelques titres nous renseignent déjà sur l'existence d'un «mal fixe» qui monopolise presque tout l'espace poétique: au bout de quelques poèmes très peu de neuf vient s'ajouter aux symboles et aux thèmes initiaux. On tombe forcément dans la redondance, voire la tautologie.

La problématique est celle de "l'homme" aux prises avec le paradoxe bien connu de l'existence humaine: la vie, nous dira l'auteur, est une prison "dont la mort (...) tient les

Cette brochure a été imprimée par

Beauregard limitée

IMPRIMEURS ET LITHOGRAPHES

373, chemin Coventry
Ottawa, Ontario

Téléphone; 745-9801

La condition ontarioise d'un écrivain d'ici

par
Yolande Grisé

Jean Ethier-Blais, *Les Pays étrangers*, Montréal, Léméac, 1982.

«Je pense que si j'étais resté en Ontario, je n'écrirais pas» confiait un jour Jean Ethier-Blais à une journaliste, dans une entrevue radiophonique¹. «Non...», parce que je serais sans doute un avocat dans une petite ville et que j'aurais beaucoup d'autres choses à faire. Je serais un avocat sans doute malheureux de ne pas pouvoir écrire, mais ils sont très nombreux dans ce cas. Je serais l'un d'eux.»

Mais Jean Ethier-Blais aurait-il pu écrire *Les Pays étrangers*, ce vaste roman nostalgique paru aux éditions Leméac, qui recrée avec acuité un pan de l'histoire intellectuelle québécoise de l'après-guerre, si cet homme du voyage intérieur n'avait vu le jour loin de la scène décrite, dans le Nord ontarien? S'il n'avait grandi dans cette «forge» du «Mont-Pelé» (comme il se plaît à désigner son Alma mater de Sudbury), «milieu fruste, rongé par l'ambition et règlementé à l'extrême» où les petits garçons apprenaient à «pleurer à l'intérieur de soi. Sans bruit comme s'ils réfléchissaient à l'infini»?

Au cours de la même entrevue, Jean Ethier-Blais affirmait aussi: «On ne quitte jamais le lieu de sa naissance». En parcourant les 464 pages de son roman, on constate d'emblée que jamais cet écrivain né à Sturgeon Falls (Ont.) n'a dit si vrai. Car ces *Pays étrangers* qui, pendant une longue année scolaire des années '50, entraînent le lecteur de la «propreté malade» d'un parloir de l'Ouest québécois à «la magnificence des salons» new-yorkais, en passant par les «oukases» du «petit monde» d'un chic quartier montréalais, l'entretennent, au fond, du Lieu fondamental de l'écrivain nord-ontarien. On découvre, en effet, que le texte est traversé et soutenu presque par les réminiscences d'une condition ontarioise farouchement implantée dans la genèse de l'écrivain et qu'on pourrait traduire par une sorte de sentiment d'abandon, voire d'exclusion, gravé sans doute au plus profond du sujet, enfoui sous le vieux vernis français, masqué par la fraîche peinture québécoise. En effet, ces *Pays étrangers* ne seraient-ils pas pour cet homme de l'exil, tel qu'apparaît Jean

Ethier-Blais dans toute son oeuvre, le Québec, Outremont, Paris, NewYork?

Par delà le pays des autres dépeint dans le roman—les intrigues des angélistes qui perdent le Père Bergevin, les débats artistiques de la rue Laurier, les humeurs politiques de la belle Province et les amours tardives des adultes—, Ethier-Blais sonde ses terres, retrace son domaine. A cet égard, le monde le plus attachant du roman demeure certainement le monde intérieur de Pierre-Paul parce que, dans l'ordre de la vie et de l'esprit, il apparaît le plus proche des choses vraies et de l'écrivain lui-même.

Ces *Pays étrangers* sont, en fait, un pays de connaissance, le Pays de la Connaissance, dans lequel l'écrivain découvre et explore sa réalité d'origine: une enfance entourée, une adolescence parfois aussi dépouillée qu'un mont Pelé, une première amitié, tragique, l'incommensurable amour de la mère, le père absent, mais combien présent, la chère grand-mère et, par-dessus tout, l'éveil d'une prescience de «Vieux Hibou», cet interlocuteur sacré qu'est un écrivain et qu'était appelé à devenir le jeune homme du Nord ontarien.

Des lecteurs ont reproché à l'auteur d'avoir non seulement tu les noms des lieux ontariens évoqués dans son récit, mais encore d'avoir transposé le drame du collège au Québec. Outre qu'on ne puisse reprocher à un romancier de faire oeuvre de fiction, on doit comprendre le respect de l'auteur pour des personnages qui vivent encore ou lui sont chers. Toutefois, l'absence de la dimension ontarienne ne cesse pas d'être troublante pour autant, vu le sens même d'un récit qui, à travers le passé, cherche à ausculter le

coeur de l'homme (se reporter au proverbe allemand dont l'auteur épingle son roman). Refus donc du *Lieu fondamental*? D'une origine marquée au coin de la différence: le Nord et l'Ontario? Silence expressif de l'artiste...

«Un écrivain, ajoutait Jean Ethier-Blais dans l'entrevue mentionnée ci-haut, écrit parce qu'il est un homme et qu'il a besoin d'écrire. Mais peut-être que moins on écrit en fonction de ses origines immédiates et plus l'oeuvre, avec le temps, rejoint les origines immédiates (...) C'est une question d'interprétation. C'est-à-dire qu'un écrivain qui se veut le plus loin possible de sa réalité d'origine, eh bien, cinquante ans après sa mort, quand on analyse son oeuvre, on se rend compte que l'oeuvre est profondément imprégnée par le milieu d'origine de l'écrivain. Prenez Proust. En bien, on se rend compte que voilà un écrivain qui a voulu faire une oeuvre complètement détachée de son milieu d'origine puisqu'il traite d'un milieu qui n'est pas le sien - pour se valoriser, précisément. Quand on l'étudie, on se rend compte que c'est, en réalité, son milieu qu'il décrit: c'est lui, ce sont ses parents, sa grand-mère sa mère, etc.»

Les Pays étrangers ou la condition ontarioise d'un écrivain d'ici.★

1. Entrevue accordée à Monika Mérenat dans le cadre de l'émission «Toronto Magazine» diffusée sur les ondes de Radio-Canada en avril 1982; un extrait de cette entrevue a été diffusé à l'émission «Ontario-Midi».

Yolande Grisé est professeur ou département de Lettres françaises à l'Université d'Ottawa. Elle est l'auteur de L'ANTHOLOGIE DE TEXTES LITTÉRAIRES FRANCO-ONTARIENS (4 volumes), publiée en 1982



LA FEDERATION CULTURELLE
DES CANADIENS-FRANCAIS

262, av. Taché, Saint-Boniface (Manitoba)
C.P. 26, Succ. Norwood Grove, St-Boniface (Man.) R2H 3B8
(204) 247-4780

**Au service de la culture francophone
en milieu minoritaire**

Un exemple de persévérance

par
Francine Bourgie



Jeanne Castille, **Moi, Jeanne Castille de Louisiane**, Paris, Luneau-Ascot Editeurs, 1983, 222p.

Passionnée, militante, chaleureuse et digne, Jeanne Castille est néanmoins très humble lorsqu'elle évoque le passé des Louisianais et lorsqu'elle parle des siens dans *Moi, Jeanne Castille de Louisiane*. Bien que louisianaise et américaine de nationalité, cette grande dame se déclare d'abord acadienne et française. Sa vie, elle la voue à la cause française en Louisiane

et l'Acadie lui tient lieu de famille. Son histoire se confond avec celle de son peuple et son autobiographie est d'autant plus émouvante qu'en se racontant, c'est la survivance dramatique de tout un peuple qu'elle décrit.

C'est dans une langue simple, un peu à la manière des conteurs d'autrefois, qu'elle entreprend de nous révéler comment elle ne s'est jamais résignée à la décadence de cette langue française qu'elle affectionne par-dessus tout. Sa parole est juste et ses mots sont bien pesés; sa langue ne réflète pas le péril de la réalité française en Louisiane.

C'est à 73 ans qu'elle se décide à témoigner et à raconter, en retraçant sa vie, l'étrange et singulier destin de ce peuple exilé dans une lointaine et mystérieuse Louisiane, à l'autre bout de l'Amérique. Jeanne est née en 1910 à Pont-Breaux, petite ville de 6000 habitants, à 19 km de Lafayette qu'elle reconnaît comme la véritable capitale de la Louisiane francophone et à 26 km de St-Martinville «où bas le coeur français de la Louisiane.» Jusqu'en 1922, elle fréquente l'école des Soeurs de l'Adoration perpétuelle, puis, jusqu'en 1926, l'école secondaire de Pont-Breaux où elle parfait sa connaissance de la langue française et cela malgré l'interdiction gouvernementale de 1921. De 1926 à 1929, elle s'inscrit comme étudiante à l'Institut du Sud-Ouest de la Louisiane à Lafayette. Puis, pendant 44 ans, elle enseigne le français, d'abord à Homer dans le nord de la Louisiane, puis aux «High Schools» de St-Martinville et de Pont-Breaux.

Parmi les événements et les souvenirs qui caractérisent les deux siècles d'histoire de cette minorité acadien-

ne, elle relate d'abord le Grand Dérangement. Elle raconte la déportation par les Anglais du Canada des Acadiens et leur long cheminement vers la Louisiane qu'ils atteignent après 10 années d'errance. Ils découvrent alors que cette terre tant espérée «pour panser les blessures et tout à la fois oublier et se souvenir» est devenue territoire espagnol. Les Acadiens s'accommodent néanmoins de cette situation. Dès leur arrivée, ils francisent les Espagnols puis acadianisent les nouveaux arrivants. Parce qu'ils sont regroupés, ils conservent les coutumes, la culture et la langue des Acadiens «d'en haut». Bien sûr, il faut s'adapter à une nouvelle réalité: parce qu'ils n'ont plus de violon, ils adoptent l'accordéon et parce qu'ils vivent désormais dans un pays chaud, ils inventent une nouvelle cuisine et modifient leur langue pour désigner le nouveau mode de vie qui les caractérise.

Toutefois, leur sort est étroitement lié à de continuels dérangements: en 1769, quelques francophones hostiles sont fusillés par les Espagnols; en 1800, la France reprend le territoire louisianais mais le vend aux États-Unis dès 1803; en 1861, la Louisiane, avec d'autres états du sud, se sépare des États-Unis puis est reprise et dévastée par les Nordistes deux ans plus tard; en 1927, des milliers d'Acadiens sont chassés de leurs terres par de terribles inondations; finalement, après la Deuxième Guerre, ils sont envahis par les Américains en quête de pétrole. A travers cette tragique histoire, les Acadiens démontrent une fidélité inconditionnelle à leurs coutumes et réussissent malgré tout à sauvegarder leur culture hors du «melting pot» américain.

Malgré cette étonnante résistance à l'assimilation pendant près de deux siècles, la culture acadienne en Louisiane connaît cependant un déclin depuis le milieu du XXe siècle. Jeanne ayant véritablement pris conscience de ce danger et de l'impérieuse nécessité de se battre contre la déchéance de la langue française a entrepris, depuis 1940, de ramasser contes, histoires, danses et chansons oubliées; elle veut susciter l'intérêt des Acadiens pour leur histoire tout en valorisant la langue française et en éveillant le nationalisme chez les gens. En s'associant à CODOFIL (Conseil pour le développement du français en Loui-

Semaine franco-ontarienne à l'Université d'Ottawa Du 31 octobre au 4 novembre 1983 NE MANQUEZ PAS!

Animation, rencontres, causerie, colloque, panels, conférences, discussions, cinéma, spectacles, ateliers, expositions; prenez le temps d'une réflexion et profitez de discussions variées portant sur divers aspects de la culture franco-ontarienne.

Pour renseignements:
Service d'animation communautaire
(613) 231-5056

critique

sienne), elle donne l'ultime envoi à sa tentative de franciser la Louisiane et lance un dernier cri d'alarme pour sauver une culture en voie de disparition.

En terminant la lecture de ce plaidoyer en faveur de la langue française, le lecteur a le sentiment que les propos de Jeanne Castille débordent le cadre de l'Acadie et qu'un combat similaire est mené en sol ontarien. Bien sûr, les Ontariens n'ont pas connu la terrible déportation mais c'est par milliers qu'ils ont dû quitter le Québec et les seigneuries du bord du fleuve qui n'offraient guère d'espoir de survie pour venir conquérir les terres libres du Haut-Canada. Tout comme les Acadiens, ils ont dû s'accommoder d'un pays déjà occupé par une autre nationalité. Ici comme là-bas, les noms français de villes, villages, lacs et rivières témoignent encore aujourd'hui de leur passage et de leur appartenance à une terre d'adoption. Le clergé catholique a, dans les deux cas, joué un rôle prépondérant dans cette survie. Dès les premières heures de l'établissement, c'est lui qui a prodigué conseils, encouragement, réconfort et instruction. Sans l'église catholique et les communautés religieuses le français serait une langue morte en

Louisiane comme en Ontario. Que dire des luttes scolaires menées dans les deux camps contre l'interdiction faite en 1921 de parler français dans les écoles de Louisiane et contre l'implantation en 1912 de l'anglais comme seule langue de communication dans toutes les écoles de l'Ontario. De nos jours, les institutions scolaires ontariennes ne connaissent plus de problèmes aussi sérieux. Au contraire, elles sont favorisées quant à l'aide gouvernementale qu'elles reçoivent; mais les francophones doivent continuer à lutter pour la reconnaissance de leurs droits. Le taux d'assimilation particulièrement élevé depuis l'avènement de la télévision gruge un bon nombre de leurs effectifs. Si, au dire de Jeanne Castille, le français s'effiloche et se dégrade en Louisiane ne peut-on en dire autant du français de nos jeunes Ontariens.

On pourrait pousser encore bien loin ce parallèle et s'émouvoir sur les chances de survie de ces deux peuples. Si les progrès sont lents et souvent imperceptibles, cette biographie reste un stimulant et un exemple de persévérance pour les minorités qui doutent de leur lendemain. Jeanne Castille ne s'apitoie pas sur son sort et ne verse pas dans la nostalgie en se remémorant

les années où les Caiuns n'avaient pas adopté «l'american way of life»; elle reste lucide devant le présent qui efface les années de pauvreté mais qui risque de tuer la langue qui constitue l'essence même de son peuple.

Elle dit en terminant: «Le combat que nous avons mené était dirigé contre la mort (mort d'une langue, mort d'une culture, mort d'un peuple...), et pour avoir gagné—fragile victoire sans cesse affirmée par de nouvelles adhésions à la Cause, par un surcroît de ferveur—il m'apparaît, certains jours, que ma vie en tire une espèce d'éternité». C'est sur une note optimiste que Jeanne Castille termine son oeuvre. Cette même espérance doit aussi animer les Franco-Ontariens; cependant, ils ne doivent pas perdre de vue que c'est uniquement dans un regroupement plus serré de leurs forces vives, dans un engagement plus visible et dans une prise de conscience d'un grand nombre d'adhérents à la Cause qu'ils pourront assurer demain.

★

Francine Bourgie est co-auteur d'une histoire du village d'Embrun où elle réside.

Cours du soir

Septembre 1983

Service du registraire
Université d'Ottawa
550 Cumberland
Ottawa, Ontario
K1N 6N5

Renseignements
(613) 831-3923

 UNIVERSITÉ D'OTTAWA
UNIVERSITY OF OTTAWA

La parole (transcrite) du monde ordinaire

par
Denis Forget

André Lapierre, L'Ontario français du Sud-ouest: témoignages oraux, Cahiers du Centre de recherche en civilisation canadienne française (CRCCF), no. 20, Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa, 1982.

Comment parlaient les Franco-ontariens et les Franco-ontariennes qui vivaient dans le Sud-ouest de l'Ontario en 1966? Qu'avaient-ils à dire sur le fait de vivre en français entourés «d'anglais»? C'est à ces deux grandes questions que tente de répondre cette brique de 628 pages avec les témoignages oraux de plus de 100 personnes. En voilà donc assez pour piquer la curiosité!

Ces témoignages proviennent de la transcription d'un fonds d'archives sonores (cote S4/2) au Centre de recherche en civilisation canadienne française (CRCCF) de l'Université d'Ottawa. Les bobines 27 à 124 regroupent un ensemble d'interviews qui ont été réalisées pour la préparation de l'émission 401: Ontario-Sud, diffusée en 1966-67 par le poste CIBC de Toronto. Le directeur du CRCCF, Pierre Savard, nous dira en préface que ces témoignages ont été transcrits parce qu'il n'existait pas en 1976, date du début de la transcription, un corpus de langue orale sur les francophones de cette région du sud-ouest ontarien.

Il était donc important d'aller chercher ce matériau qui va nous faire connaître des enfants, des jeunes, des femmes et des hommes adultes des différents coins de la province comme Belle-Rivière, Delhi, Hamilton, London, Oshawa, Toronto, Galt, Windsor, Tecumseh, Welland, etc... Parmi ces personnes, certaines viennent du Québec et du Nouveau-Brunswick.

Le lecteur y trouvera des étudiants, ménagères, retraités, menuisiers, institutrices d'école secondaire, médecins, cuisiniers, professeurs d'université, avocats, prêtres, ministres, petits et moyens commerçants, impliqués à des degrés divers dans la société.

Ce livre s'adresse surtout aux linguistes. Ces ethno-textes permettent de relever des particularismes lexicaux et morphosyntaxiques. Ils

permettent d'observer différents phénomènes comme les omissions de mots, les hésitations, les emprunts à l'ancien français et à la langue anglaise, etc... Des exemples: «être dans politique» (389,25) où l'article *la* après la préposition *dans* est absent; des graphies calquées sur l'oral tel: moé (moi), icitte (ici), ché pas (je ne sais pas); de mauvais accords grammaticaux comme «des enfants...toutes grands (20,22); des néologismes: la convénience des autobus (478,8), promoté mon restaurant (269,21-22), être réalistique (506,25), bénéficier (570,21); la fin de phrases se terminant par «all right» (12,7), etc.

À l'instar du directeur du CRCCF, l'auteur nous dira que ces enregistrements lui semblaient également avoir «une valeur historique et sociologique appréciables» (p.XIII). Cela tenait à la substance qu'ils contiennent et à sa facilité d'accès grâce au souci minutieux d'un protocole de transcription qui simplifiait ce qu'aurait donné un appareil élaboré, accessible aux seuls spécialistes de la linguistique (P.XV).

Dans un langage simple et vivant, le lecteur pourra apprendre que les Francos de l'Ontario aiment leur milieu et ne veulent pas le quitter pour un autre. Très peu voudraient retourner au Québec (458,19;476,19). Ceux qui n'y sont pas nés, y ont migré parce que les salaires étaient meilleurs pour vivre (76,14-17;95,17). Ils sont bien intégrés à leur nouveau milieu et veulent mourir dans ce qui est devenu le leur (98,18). Préoccupés de bien survivre, les Franco-Ontariens, en minorité dans un environnement anglais, au taux élevé d'assimilation, se préoccupent plus de leur statut économique que de leur culture au sens large (106,14). Une province prospère comme l'Ontario serait donc un facteur qui viendrait expliquer pourquoi les Francos votent plus au fédéral que les Franco-Québécois (100,4-8; 104,4-20).

La menace de l'assimilation est toujours présente. Des Francos qui ont changé leurs noms de Lévesque, Dupont et Cuillierier à Bishop, Bridges et Spooner est un fait parmi tant d'autres (582,8-12;586,3-4). Mais la survivance de la culture française est assurée et ce qu'il reste à faire c'est de continuer à la faire progresser (317,25). Cela se fera avec la radio, la télévision, l'école et la paroisse française (522-526). Le clergé aurait été actif pour éveiller le patriotisme (153,19). Il fallait compter sur tous ces éléments, parce que le français parlé à la maison, surtout par la mère, était insuffisant (591,24-32). On tenait beaucoup à l'adage bien connu «Qui perd sa langue, perd sa foi», même si ce n'était pas toujours le cas (523,12-20).

Ce contexte d'assimilation est partie intégrante du contexte plus large d'une société de classes dans un système capitaliste. Nombre de Franco-Ontariens cultivateurs devront disparaître suite au phénomène de la concentration des terres nécessitée par la capitalisation (14,24). La population franco-ontarienne se retrouve en grande majorité dans la classe ouvrière «manuelle», travaillant beaucoup dans les usines d'automobile, d'acier (96,2; 378,1-7). Très peu se retrouveront dans la classe petite bourgeoise des «collets blancs» et des professionnels. Il y aura bien des petits commerçants, mais la classe bourgeoise capitaliste est surtout canadienne anglaise (593,18 ;318,1-4;377,20). On constate de plus les tensions de ce système qui met l'accent sur la productivité au sein d'une division du travail de plus en plus spécialisée et parcellisée. On parlera alors anglais parce que ça va plus vite pour vivre: «à cause de la vitesse de la vie d'aujourd'hui... c'est courir... (...) si y va faire sa piastra en anglais plus vite...» (573,2-6). Il va de soi alors qu'on trouve, règle générale, que l'unité canadienne se trouvera dans le bilinguisme.

Comme on peut le voir, on apprend beaucoup de choses intéressantes à une époque où la Société Radio-Canada n'était pas encore arrivée, avant les subventions du Secrétariat d'Etat, avant la création de nombreux organismes culturels, etc... On apprend aussi, malgré ses bonnes intentions, que ce livre n'est pas dépourvu de certaines faiblesses.

Six cent pages constituées d'un texte fonctionnant par questions-réponses, en vue de plaire à la fois aux linguistes, historiens, sociologues, et j'ajouterais avec force politologues (parce qu'il s'agit de politique tout au long de cet ouvrage), était tout un défi à relever. Je crois personnellement qu'il sera sans doute très utile aux linguistes mais peu aux autres spécialistes mentionnés ici. La lecture de l'ouvrage est en effet trop rébarbative, ce dont l'auteur nous avait déjà averti dès le départ.

Il faut de plus préciser ces remarques. Le souci d'avoir respecté l'anonymat des répondants rebute le spécialiste des sciences sociales. Il aime à savoir qui parle et quels sont les intérêts et caractéristiques du répondant. Il ne veut pas nécessairement se désigner au CRCCF pour aller vérifier ses sources. D'autre part, l'usage d'astérisques pour empêcher toute identification est des plus désagréables (540,1-8). Enfin, une chance que parfois on a pu le découvrir dans le texte.

Les journalistes Bernard Benoit et Jean Bernard Saint-Cyr ont de plus la

fâcheuse manie d'étirer une question en en posant quatre (424,2-8;482,17-24;). Sans compter les répétitions inutiles qui font qu'on sent vraiment que la subjectivité des journalistes est intervenue pour influencer les réponses des interviewé(e)s. Le lecteur voit donc que le répondant ne s'est pas toujours exprimé de façon naturelle, de son propre cri. Enfin, l'impression du texte, en italique pour le journaliste et en caractère régulier pour l'interviewé(e), provenant d'une machine à dactylographier courante est aussi désagréable parce que fatigante pour la vue. Il aurait fallu imprimer en caractère plus gras donc plus clairs ici. A moins qu'on ait jugé dès le départ, la dépense inutile pour l'intérêt que pouvait représenter l'utilité du volume...

Bref, un ouvrage intéressant dans l'ensemble pour les linguistes, et très peu pour les autres. En espérant que ces lacunes seront corrigées dans d'autres ouvrages du même genre...★

- (1) Dans les renvois aux textes qui suivent, le premier chiffre indique la page, le deuxième la ou les lignes.

Denis Forget est étudiant à la maîtrise en sciences politiques à l'Université d'Ottawa.

Nulle identité n'est donnée toute à l'avance

par
Fernand Dorais

Marc-Adélar TREMBLAY, **L'IDENTITÉ QUÉBÉCOISE EN PÉRIL**, Sainte-Foy. Les Éditions Saint-Yves Inc., 1983, 287 p.

C'est en anthropologue chevronné que le professeur M.-A. Tremblay, de Laval, se penche sur le problème de l'impossible identité des Québécois francophones.

L'ouvrage se divise en une **Introduction**, qui met l'accent sur la crise des valeurs dans le Québec contemporain et «l'importance de la perspective spatio-temporelle» pour étudier ce phénomène (p. 24-62), et trois **Sections** qui, tour à tour, auscultent l'évolution historique des Québécois (p. 63-142), les thèmes constitutifs de leur identité (p. 143-236), et le monde nou-

veau au seuil duquel, perplexes, sinon perdus, ils se retrouvent en 1983 (p. 237-287).

La thèse
-Un contenu

L'auteur lui-même résume sa pensée en trois propositions-clés:

«...la francophonie québécoise est une civilisation qui est constamment en période de questionnement et qui se cherche. Elle est, pour ainsi dire, en perpétuelle crise de conscience. Régulièrement, certains «oiseaux de malheur» prédisent son extinction, sa mort naturelle. A d'autres moments, en phase euphorique comme ce fut le cas à des moments historiques forts (1960, 1976) la francophonie se sent puissante et capable de rebondissements spectaculaires. Ces visions pessimistes ou optimistes de la survie prennent racine chez les fabricateurs et promoteurs d'idéologies»

Or, pour l'heure, «...ce groupe francophone est en pleine phase de minorisation»(p.231).

Et la raison en est que son «identité est compromise par la modernité»(P. 250), soit par le matérialisme de l'impérialisme socio-culturel anglo-saxon en voie de la dissoudre de l'intérieur (passim, mais surtout 3e section).

-Une approche.

Pour expliquer la mort des valeurs au Québec, l'auteur a recours à une chronologie conventionnelle de l'histoire québécoise de 1930 à 1980, dont il articule ainsi les significations.

1930-1939: la **Dépression**. L'univers rural s'effondre au Québec dans un dernier sursaut, glorieux, d'affirmation de l'idéologie cléricale-nationaliste qui est parvenue de 1840 à 1930 à imposer une unanimité intégrante et rassérénante en cette province.

1939-1945: la **Seconde grande guerre**. Le Québec s'ouvre au monde. L'argent se remet à circuler, urbanisation et industrialisation s'achèvent. La sécularisation, la laïcisation des structures et des psychologies s'amorcent irréversiblement en tous domaines. L'américanisation et l'américanisme, grâce aux médias, commencent d'imposer leur nouveau style de vie, désintégrant sournoisement l'ancienne et vieille civilisation québécoise sur les bords du Saint-Laurent.

1945-1959: Le **règne de Duplessis**, qui réaffirme le besoin d'une certaine autonomie pour le fait francophone dans la belle province.

1960-1983: **Grandeur et décadence du projet souverainiste**. Il y eut montée; puis tournant décisif de 1968 à 1972; puis l'éblouissement de la vic-

ÉDITIONS DE L'UNIVERSITÉ D'OTTAWA

LA PAGE TOURNÉE

Laurent Grenier

Collection «L'Astrolabe»

La vie consume la vie le feu consume le feu

Et nous quitterons la vie

Comme un marin

Quitte son voilier en flammes et le regard

Se dédoublant

Ultime lucidité

Ultime déchirement

La distinction extrême entre le corps et l'âme.

ISBN 2-7603-4056-2

7,95\$

Rappel

Dans la même collection

ENTRE L'OEIL ET L'ESPACE: LE GESTE ET LE CRI

par Alain-Bernanr Marchand et Claire Rochon

ISBN 2-7603-4055-4

5,50\$

Chez votre libraire ou
directement aux Éditions de l'Université d'Ottawa
65, avenue Hastey, Ottawa K1N 6N5
(payable d'avance par chèque ou mandat)

toire péquiste en novembre 1976; puis l'échec sur tous les plans du gouvernement Lévesque. Après la religion durant un siècle et demi, le néo-nationalisme avait su rallier et canaliser le meilleur des énergies québécoises. Les échecs répétés de Lévesque font se décrocher les coeurs et les esprits, chez les jeunes surtout qui se tournent de plus en plus vers les promesses technologiques de nos puissants voisins du Sud, se convertissant ainsi sensiblement aux contenus de culture, à la nôtre si étrangers, convoyés par ces mass médias.

Conclusion. Des valeurs séculaires, en un laps de temps record, sous les coups répétés de critiques dites de gauche sans pitié comme sans nuances, ont été reléguées aux oubliettes d'une histoire désuète, sinon ridicule. On aura déraciné et aliéné une ethnie de tout ce qui, hier encore, composait sa spécificité et son identité. Un moment aura été conservé l'idéal de sa souveraineté. Le désillusionnement actuel renvoie les gens, et d'abord la jeunesse, à un désert d'options, de valeurs, d'engagements... Seul l'argent, l'économique, à l'odeur de nuit, semble faire une certaine unité, alors que la culture américaine, massivement déversée et partagée, finit d'éroder les traits caractéristiques d'une identité ainsi devenue bien problématique.

Commentaires: Sur le livre.

La **conclusion** (ci-dessus présentée) a durci et extrapolé les résultats de l'enquête de monsieur M.-A. Tremblay. — Par ailleurs, cet ouvrage, composé en gros d'articles écrits de 1966 à 1979, souffre de redites et reprises fastidieuses à la longue, d'une structure générale au fond mal intégrée, et de cette langue, de ce style si ternes et si lourdes auxquels les ouvrages historiques-sociologiques et les éditoriaux issus du Québec depuis quelque vingt ans, ne nous ont que trop habitués (à de rares exceptions près, dont Vandeboncoeur et Vallières).

Identité, identités... et Franco-Ontariens.

Plus importante pour les Franco-Ontariens cette lente et amère, voire cette amoureuse réflexion sur l'identité des francophones au Québec. Comparaison et parallélisme s'imposent à tout lecteur francophone en Ontario.

L'impitoyable marche historique des Québécois, telle qu'interprétée par M.-A. Tremblay, ressemble à s'y tromper à celle des Ontariens, avec un retard, explicable, d'une bonne décennie au moins.

L'univers clérico-nationaliste, jusqu'à la fin des années 60, constituait aussi l'idéal et l'idologie de résistance et de survie des Canadiens français, par exemple dans le Nouvel-Ontario.

L'explosion, et peut-être mieux l'implosion que fut la Révolution tranquille eut son pendant ici. Encore faudrait-il en décrire et analyser les modalités spécifiques, propres à l'Ontario français. Il y eut, et continue surtout d'y avoir, démythification, sécularisation, laïcisation, mais de façon moins brutale et bruyante, plus subtile et accommodatrice qu'au Québec. Une certaine continuité avec des forces vives du passé se maintient ici: l'Ontario français n'aime pas les éclats, la diplomatie fut toujours la voie royale du succès, avec l'adaptabilité incroyable des francophones jadis partis du Québec. La conscience radicalement critique, forcément oblitérée, continue d'éfrayer même les nouveaux clercs, les belles âmes, les coeurs tendres... A fortiori, l'américanisation, ce que M.-A. Tremblay qualifie toujours d'«impérialisme anglo-saxon», nous minorise nous aussi, d'ici, chaque jour plus, alors que par ailleurs un immense et intense effort de réappropriation des mass médias, de la scolarisation même universitaire, s'intensifie en Ontario, pour rallier et unifier les énergies francophones.

Nous donc aussi, nous trouvons à la croisée des chemins en 1983. Définitivement distancés et séparés du Québec, quoique mieux et peut-être parce que mieux avertis que jamais de la chose québécoise et de sa «québécoïtude», renouant fortement avec les **formes** de notre passé, émergeant à une conscience urbaine, et technicienne et toute de modernité, de quel **contenu** culturel voudrions-nous dorénavant lester nos conduites spécifiques ethniques (elles aussi, rappelons-le, coupées d'un passé bien récent)?

Nulle identité n'est donnée toute à l'avance, dans un passé mythique. Nulle identité ne préexiste, toute faite, de toute éternité. Toute identité se définit au fur et à mesure que le devenir déploie les virtualités latentes d'une ethnie comme d'un individu. Toute identité devient, et se conquiert. Lequel, en fin de compte, de nos possibles choisirons-nous en Ontario français? Quel visage de nous reste à naître? L'Origine est toujours future, et toute identité a venir....jusqu'à la mort définitive, qui nous clôt sur nous-mêmes, tels qu'en nous-mêmes nous aurons choisi d'être pour l'éternité.★

Fernand Dorais est professeur au Département de français de l'Université Laurentienne à Sudbury.

MEMO: A QUI DE DROIT DE: LA REDACTION RE: PROGRAMME AIDE AU JOURNALISME

Pour la deuxième année consécutive, **LIAISON** pourra recommander des projets d'écriture journalistique au Conseil des arts de l'Ontario. Ainsi, ceux qui pratiquent le journalisme ou qui voudraient le pratiquer, pourront être financés grâce au programme **AIDE AU JOURNALISME**, pour effectuer un reportage, un portrait, une enquête, une chronique....sur un aspect de la réalité ontarioise.

ELIGIBILITE: il faut:

*être ontariois (ie., résider en Ontario de façon permanente ou être originaire de l'Ontario et résider de façon temporaire ou circonstancielle à l'extérieur de la province);

*pratiquer le journalisme ou démontrer des aptitudes à l'écriture journalistique;

*soumettre un projet et nous faire parvenir un curriculum vitae, une photo., des copies d'articles (ou de rubans/cassettes magnétiques) ou des copies de vos textes;

FINANCEMENT:

Dépendant de l'ampleur de votre projet—étendue de la recherche, longueur de la rédaction, nombre d'articles, le financement des projets peut varier entre \$150 et \$500, plus ou moins.

ORIENTATIONS:

Il est évident qu'étant donné l'orientation de la revue, nous aurons tendance à privilégier des projets qui cherchent à informer les lecteurs éventuels des aspects négligés de la réalité culturelle (au sens large) ontarioise, ou s'y rapportant. L'originalité du projet sera un facteur important dans l'évaluation de la demande.

LIAISON, C.P. 358, Succursale A, Ottawa, K1N 8V3

ANNONCEURS

Cet espace
pourrait
être le votre

Pour plus d'information:
Lise Leblanc (613) 236-3133